

CE QU'IL Y A DANS UNE TABATIÈRE.

Quelle aimable femme ! Pour peu que vous fréquentiez avec quelque assiduité le Théâtre-Italien pendant les longues soirées d'hiver, vous devez l'avoir remarquée au fond de sa loge, où elle est presque toujours seule, encapuchonnée de dentelles, emmitouffée dans une douillette garnie de fourrure. Vous devez l'avoir remarquée, dis-je ; non qu'elle soit jeune ou jolie : hélas ! elle aura soixante-neuf ans bientôt ; mais si vous pouviez l'entendre, si vous pouviez causer un instant avec elle, vous affirmeriez comme moi qu'elle n'est pas vieille. Les habitués du Théâtre-Italien la désignent sous le nom de la *grand-maman*.

Un hasard étrange, — mais non, il n'y a pas de hasard, — une gracieuseté du bon Dieu me permit, il y a quelques jours, de lui rendre un léger service. Alboni venait de chanter la *Cenerentola* ; j'écoutais de toutes mes oreilles cette musique si pimpante, mais je ne pouvais détacher mes regards de la loge voisine où était la *grand-maman*. J'aimais à la voir sourire et accompagner la musique d'un léger mouvement de tête. Tout à coup je la vis pâlir ; elle se leva, et dans la crainte que le vieux valet de chambre en livrée, qui lui donne ordinairement le bras pour la reconduire à sa voiture, ne fût pas là, je courus dans le couloir. Elle était seule en effet. Je lui offris respectueusement mes services.

— Je suis un peu souffrante, me dit-elle, et je vous serais bien obligée, monsieur, si vous vouliez faire appeler mon domestique, le vieux Guillaume. Mille pardons !

— Permettez moi, madame, de faire l'office de Guillaume ; daignez accepter mon bras.

Elle accepta. Je fis avancer sa berline, véhicule respectable qui date au moins de la Restauration. Elle me remercia avec cette exquise politesse dont la tradition s'efface, et je lui demandai la permission de me présenter le lendemain chez elle pour m'informer de sa santé.

— Venez, me dit-elle d'une voix bienveillante.

Je vous laisse à penser si le lendemain je fus exact. Elle m'accueillit avec une bonté ; nous parlâmes de la musique, qu'elle idolâtre ; puis, littérature, beaux-arts, poésie, modes, politique, tout l'écheveau fut dévidé. Je lui racontai comment on l'avait surnommée au théâtre *grand-maman*, après qu'on l'eût vue, pendant quelques représentations, entourée de trois beaux enfants dans sa loge. Elle poussa un soupir et essuya une larme. Je venais de faire vibrer étourdiment une corde douloureuse. Je tâchai alors de donner à la conversation un autre tour. J'avisai sur la table, auprès de laquelle nous étions assis, une petite tabatière en bois des îles, incrustée de nacre, d'écaïlle et d'ivoire ; sur ces incrustations se détachait un petit médaillon d'or portant un chiffre buriné. Mon visage refléta sans doute quelque étonnement. — Rassurez-vous ! me dit-elle en souriant, je ne prise pas. Cette tabatière a appartenu à mon père dont voici le portrait. Vous voyez, ajouta-t-elle, qu'elle ne date pas d'hier ! Je tiens à ce brimborion, d'abord à cause de son origine, c'est bien naturel, mais, aussi parce que c'est un petit nid de fées.

— Un nid de fées ! répétai-je en ouvrant de

grands yeux, car ce mot de fées a conservé pour moi tout le prestige qu'il avait autrefois, quand ma bonne mère me contait les contes de Perrault, qu'elle contait si bien, ma bonne mère !

— Oui, un nid de fées, répéta la *grand-maman*, et si vous voulez venir passer une heure ce soir ici, dans ce vieux salon, au coin de mon feu, vous entendrez ces petites fées babiller comme des pies.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous.

— Veuillez sonner, me dit-elle après quelques instants de conversation.

Je sonnai ; Guillaume parut.

— Emportez les flambeaux, dit la *grand-maman*. Cette clarté les effrayerait, ajouta-t-elle en me regardant ; c'est bien assez du feu qui pétille dans l'âtre !

Nous nous installâmes près de la cheminée. Bientôt la tabatière s'agita, et nous entendîmes comme un imperceptible gazonnement, puis le bruit devint plus distinct, et mon oreille perçut des sons intelligibles.

— Que l'homme est cruel, dit une des fées, charmante petite personne haute de trois centimètres, dont la robe éclatante revêtait toutes les couleurs du prisme : c'était la fée Nacrée. Que l'homme est cruel, et que Dieu nous a donné en lui un maître implacable !

— C'est vrai ! c'est vrai ! dirent les autres fées. Il nous asservit à ses besoins les plus vulgaires et les plus grossiers.

Triste destinée que la mienne ! reprit la fée Nacrée. J'ai vécu au fond des mers, parmi les algues gigantesques, les branches de corail et les madrépores aux formes bizarres. J'étais une coquille bien humble, bien modeste ; mon apparence était rude, et les poissons qui passaient auprès de moi, agitant leurs écailles d'or, ne faisaient guère attention à cette coquille grossière ; mais j'avais la conscience de ma valeur ; je sentais que j'avais en moi des trésors de grâce et de beauté, trésors que j'entr'ouvrais parfois avec coquetterie. Ce que les habitants des régions sous-marines n'auraient jamais soupçonné, hélas ! l'homme le devina !

Un jour, je me sentis entraînée loin de mon élément natal. Un pêcheur qui habitait avec sa famille sur les bords du golfe Persique plongea hardiment dans les profondeurs de l'Océan, s'empara de moi d'une façon assez brutale, puis, à l'aide d'un instrument, il sépara mon enveloppe de ma substance nacréée. Des marchands passaient par là, ils m'achetèrent, puis me revendi-

rent à d'autres marchands qui me transportèrent bien loin.

Enfin on m'embarqua à bord d'un navire quime conduisit en Europe. De voyage en voyage, de main en main, j'arrivai jusque dans un atelier de Paris où des ouvriers tabletiers me morcelèrent. Je ne puis me consoler quand je songe que j'ai tant souffert, traversé tant d'épreuves, que j'ai été arrachée du fond de la mer à 6,000 lieues d'ici, pour finir par orner une tabatière, une vile tabatière. Haine aux priseurs !

— Haine aux priseurs ! répétèrent avec enthousiasme toutes les autres fées qui semblaient écouter les lamentations de leur compagne avec cette attention et ce recueillement que Virgile a si bien dépeints au moment où Enée va commencer devant Didon le récit de ses poétiques aventures.

— Si du moins, reprit la fée Nacrée, j'avais servi à confectionner un de ces petits meubles mignons destinés aux femmes, je me consolerais ; mais être incrustée dans une tabatière, quel supplice pour moi qui ai avec la perle tant d'analogies et tant de liens de parenté, car enfin les savants eux-mêmes ont nommé ma coquille *avicule perlière*, ou *mère-perle* !

— Ne me parle pas des savants, dit la fée Ecaïlle, petite brune délicate, ils prisent presque tous. Que je comprends ; ô ma sœur ! et comme je partage ta peine ! Qu'avons-nous fait au ciel pour avoir mérité un pareil sort ? Être incrustées dans une tabatière, contenir une poudre sale et irritante, au lieu d'être placées sous quelque forme gracieuse, dans des mains féminines, dans des mains fluettes et délicates, c'est intolérable !

— Ne sommes-nous pas compatriotes ? dit la fée Nacrée.

Oui, répondit la mignonne fée Ecaïlle en ce sens que nous venons toutes deux de l'Océan, mais je suis née dans les mers du Japon. Ma mère était une tortue de race aristocratique ; nous appartenons à la noble famille des *Caret*, qui fournit l'écaïlle la plus pure et la plus estimée. La *tortue caret* est supérieure de cent coudées à la *tortue franche*, qui est la tortue plébéienne, celle dont l'écaïlle est réservée aux usages communs.

Depuis que les hommes ont découvert tout le parti qu'ils pouvaient tirer de nos dépouilles, ils font à notre famille une rude guerre. Les Indiens, les Chinois, les Américains, les Japonais, sont ingénieux à pêcher la tortue, qui est gé-

néralement fort bonne personne et sans défiance. Nous sommes pour eux une source de richesses. Jugez donc ! La carapace, qui est notre partie dorsale, le plastron ou partie inférieure, nos écailles marginales, les ergots ou onglons qui enferment nos pattes, tout est utilisé et consacré à des usages industriels. Les Anglais, peuple industriel et utilitaire par excellence, sont allés jusqu'à faire avec notre corps un potage, qu'ils ont la faiblesse de trouver excellent. Il n'y a que les Anglais pour avoir une idée pareille ! Que la tortue leur soit légère !

Toutes les petites fées accueillirent cette boutade d'un éclat de rire ; on eût dit un congrès de fauvettes.

« — Ne disons pas trop de mal des Anglais en particulier ni de l'homme en général, — répliqua un des personnages qui n'avait rien dit jusque-là : c'était la fée Eléphantine, éclatante de blancheur. — Pour moi, qui appartiens au plus intelligent, au plus pudique, au plus gigantesque des animaux terrestres, j'avoue que je ne puis me défendre d'une profonde admiration pour ce bipède chétif qui soumet hardiment à sa puissance la nature entière, qui arme des navires, traverse l'immense étendue des océans, explore tous les coins du globe, dompte toutes les forces de la création, transporte d'un point à l'autre de son vaste domaine, les produits les plus divers, les échange, et multiplie ainsi ses richesses. . . .

» — Bon ! murmura tout bas la fée Nacrée, voilà Eléphantine qui va nous faire un cours d'économie politique !

— Non ! répliqua vivement Eléphantine, je ne veux pas vous faire un cours d'économie politique, mais je veux que nous rendions justice au génie de l'homme, qui, en définitive, pour produire seulement cette tabatière, triste prison ! a sondé la profondeur des mers, en a fait jaillir la nacre et l'écaille, s'est hasardé dans les forêts impénétrables, a tenté une lutte inégale avec le glorieux éléphant qui fut mon père, a transporté d'un bout du monde à l'autre les bois les plus rares. . . .

» — Ajoute, dit la plus éblouissante des fées, la fée d'Or, qu'il a creusé les flancs de la terre pour y chercher la parcelle de métal précieux incrustée sur cette même tabatière ! Mais je te demande pardon, ma sœur, de t'avoir interrompue. Continue, ma chère Eléphantine, dit la fée d'Or avec une douceur qui me surprit et me charma, d'autant plus qu'ordinairement les per-

sonnes de son espèce se croient investies du droit d'impertinence.

» — Je viens de prononcer le nom de mon père, dit Eléphantine ; c'était bien le plus noble et le plus généreux des éléphants ; il fut victime de son dévouement et de son amour pour ma mère. Il était d'origine africaine, mais des liens de parenté l'unissaient aux grandes races de l'Asie. Il avait le plus profond mépris pour les éléphants blancs de Siam, qui ne sont que des éléphants ordinaires dont la peau est devenue blanche à la suite d'une maladie cutanée, et pour les prétendus éléphants rouges qu'on a vus au Cap, et sur le compte desquels les savants ont si longtemps discuté, sans se douter que ces animaux ne devaient cette couleur qu'à une sorte de terre rouge dans laquelle ils aiment à se vautrer.

» Un jour mon père, en rentrant au logis, ne trouva pas ma mère. Un éclair de jalousie illumina ses yeux ; sa trompe s'agita avec des mouvements convulsifs ; mais ce doute injurieux pour l'honneur de sa compagne ne fit que traverser son cerveau. Ma mère, en effet, n'était pas une personne légère et évaporée ; elle était incapable d'oublier ses devoirs et de trahir la foi conjugale. Pressentant quelque danger, mon père se mit aussitôt à la recherche de sa fidèle épouse. Hélas ! des nègres étaient parvenus à s'emparer d'elle et l'avaient enfermée dans une enceinte de pieux, espérant bien qu'attiré par les gémissements de leur victime, mon père viendrait s'offrir de lui-même au piège qu'on lui tendait. Cette cruelle espérance ne fut pas trompée. Mon père vit le péril et l'affronta bravement ; il soutint une lutte désespérée, mais il succomba sous le nombre. Les nègres avaient enlacé ses jambes dans de forts nœuds coulants ; il tomba ; aussitôt ses ennemis lui coupèrent les jarrets et le tuèrent à coups de zagaies.

» Dès qu'il fut mort, on scia avec soin ses défenses formidables, qui n'avaient pas moins de cinq pieds de long. Vous savez que l'ivoire des éléphants d'Afrique, désigné sous le nom d'ivoire de Guinée, est le plus estimé à cause de la pureté de sa teinte et de la finesse de son grain. Les autres variétés d'ivoire, celui du Cap, celui du Sénégal, celui de Ceylan, celui de l'Inde, sont moins recherchés. Je dois dire cependant que l'ivoire de Ceylan à une légère nuance rosée qui me paraît préférable à la nuance verte dont on fait grand cas. Quant à l'ivoire bleu, plus

connu sous le nom de turquoise, c'est tout simplement de l'ivoire fossile dont le phosphate de chaux a été coloré en bleu par un oxyde métallique.

» — Dis donc, Eléphantine, interrompit avec un sourire narquois la fée Nacrée, puisque tu es si savante, dis-moi comment il peut se faire que tu souffles à la fois le froid et le chaud, comme le satyre de la fable, et que tu sois renommée pour ta blancheur et pour ton beau noir, car, si je ne me trompe, on fait grand cas du noir d'ivoire ?

» — Le noir d'ivoire, répondit Eléphantine, n'est autre chose qu'un charbon fait avec de l'ivoire calciné dans des vases parfaitement clos. Ce charbon, réduit en poudre, est d'un velouté si fin, si doux, si brillant, que les peintres le préfèrent à tous les autres noirs obtenus par la calcination des os. A vrai dire, j'aime encore mieux avoir servi à incruster cette tabatière que d'avoir été calcinée. Mais si j'avais été maîtresse de ma destinée, j'aurais voulu qu'un artiste me transformât en statuette et me donnât ainsi l'immortalité.

» — Et moi, dit la fée Nacrée, j'aurais voulu être un éventail dans les mains d'une belle jeune Andalouse !

— Et moi, ajouta Ecaille, j'aurais voulu être transformée en peigne et contenir l'opulente chevelure de ta belle Andalouse !

» — Et moi, dit la fée des bois, qui n'avait rien dit jusque-là, j'aurais voulu être le coffret dans lequel elle aurait enfermée ses bijoux et auquel elle aurait fait toutes les confidences de sa coquetterie.

» — Et moi, dit la fée d'Or, j'aurais voulu être l'anneau de ses fiançailles. »

— N'est-ce pas qu'elles sont très amusantes ? me dit la grand'maman qui jouissait de ma surprise. J'allais répondre, mais déjà la fée des Bois avait commandé le silence.

« — Vous vous plaignez toutes, dit-elle à ses compagnes, du triste sort que vous a infligé le caprice de l'homme et de la dure captivité où nous gémissons pour longtemps encore ; mais que devrais-je dire, moi qui ai vécu dans les splendeurs de l'atmosphère, moi qui ai reçu les sourires du soleil, moi qui ai abrité dans mon feuillage des milliers d'oiseaux aux couleurs éclatantes ! Toi, ma sœur Nacrée, tu étais tristement enfermée dans une coquille, et si l'on admire aujourd'hui ta robe irisée, c'est à l'homme que tu le dois. Toi, chère fée Ecaille, tu ne me

persuaderas pas que ta destinée fut très enviable lorsque tu servais de carapace à une tortue de mer. Quant à Eléphantine, je ne sais trop quel charme elle pouvait éprouver à être une des défenses du noble pachyderme qui mourut victime de son amour conjugal. La fée d'Or devait, ce me semble, couler des jours fort monotones quand elle était enfouie dans les flancs de la terre à l'état de minéral brut, mêlée aux matières les plus brutes.

» L'homme vous a rendu à toutes des services que vous ne pouvez méconnaître sans ingratitude ; il vous a arrachées à l'obscurité, il vous a donné votre éclat et votre valeur. Seule ici, j'ai à me plaindre, car le jour où la hache d'un bûcheron indien a frappé mon tronc robuste, j'étais dans les plus heureuses conditions d'existence, je m'épanouissais sous le ciel ; le soleil m'enivrait de ses baisers, et quand venait la nuit, la nuit tiède et rayonnante ! les brises amoureuses venaient murmurer à travers mon feuillage les hymnes de tendresse et de volupté.

» Si vous saviez comme elle était belle et harmonieuse la forêt dans laquelle je suis née, dans laquelle j'ai grandi. Là croissent en liberté le Courbaril résineux dont le vaste tronc suffit à faire des roues et des affûts de canon d'une seule pièce ; le Laget à dentelles dont les fibres intérieures sont si merveilleusement entrelacées et si souples, que les femmes en pourraient faire de fines guipures ; puis toute la famille des ébénacées, le Claqueminer, l'Ebénoxile, le Mabolo, le Jacaruda du Brésil, dont le bois vert teint les mains quand on le travaille ; l'Erable à feuilles de frêne, originaire de la Virginie et si recherché des ébénistes européens ; l'Erable à sucre, le Citronnier des Indes, les essences si diverses qui fournissent ce que l'on appelle vulgairement les bois de fer ; que sais-je encore !

» — Mais, dit Eléphantine, quelle était ta famille, quel était ton nom à toi ?

» — Les savants — que Dieu leur pardonne ! — ont donné à ma famille un nom barbare : la tétrandrit monogynie ! mais mon vrai nom, c'est *Balsamier* ; la Jamaïque fut la patrie de mes ancêtres ; c'est moi qui, avec le Liseron à bouquets des Antilles, le Licais de Cayenne et quelques autres arbres de la Chine et des Canaries, fournis ce bois si précieux que l'on désigne sous le nom de bois de rose ou bois de Rhodes, ce qui revient au même, puisque l'île de Rhodes est l'île des Roses. C'est la couleur primitive et l'odeur de notre bois qui nous ont fait donner

cette désignation charmante, bien préférable à toutes les désignations scientifiques.

J'étais bien le balsamier le plus heureux de la terre. Un jour, pendant que j'écoutais les confidences d'une jeune colombe, j'entendis un bruit sourd et je ressentis en même temps une douleur mortelle. C'était le bûcheron qui me frappait. Je voulus me plaindre. « Allons ! me dit l'Indien en chantant une chanson populaire ; allons ! beau balsamier ! il y a assez longtemps que vous êtes là oisif à contempler les étoiles et à faire l'amour avec les papillons. Le temps du labeur est venu ! »

Hélas ! oui, le temps du labeur est venu et celui de la douleur aussi. On me transporta, on fit pénétrer la scie à travers mes fibres embaumées, on me divisa en lames très minces qui ont servi à faire des meubles coquets. C'est avec un de mes fragments que le tabletier a eu l'idée de faire cette tabatière. Combien peu de personnes se doutent, en voyant cet objet futile, que pour réunir les matériaux qui le composent, il a fallu remuer le monde, mettre à contribution l'Océan, les forêts immenses, creuser la terre, rapprocher les continents par le commerce ; il a fallu que des navigateurs intrépides découvrirent des contrées lointaines, des pays inexplorés ! Cette simple tabatière, en un mot, est le résumé de toute l'activité, de toute la science et de toute la civilisation humaines. . . .

La fée des Bois en était là de son dithyrambe économique et social lorsque malheureusement une des bûches du foyer projeta tout à coup dans le salon une clarté si vive que toutes les petites fées effrayées disparurent, reprirent leur

place dans les incrustations de la tabatière et tout rentra dans le silence.

— C'est fâcheux, dit la bonne grand'maman, que cette clarté soit venue interrompre leur babil ; je ne les avais jamais vues si animées que ce soir. Voulez-vous sonner, monsieur ? Guillaume peut rapporter les flambeaux.

— Je ne puis croire, madame, ni à ce que je viens de voir ni à ce que je viens d'entendre ; vos petites fées sont charmantes, et elles m'ont appris bien des choses que j'ignorais.

La pendule marquait près de minuit ; cette soirée féerique avait passé comme un éclair. Je pris congé de l'aimable et bonne dame.

— A demain ! me dit-elle. Vous savez qu'Alboni chante dans la *Gazza* : vous viendrez me faire votre cour pendant un entr'acte.

Je m'inclinai et sortis.

J'ai voulu vous raconter cette curieuse soirée pendant que les moindres détails, les moindres paroles en étaient encore présents à mon souvenir. Mon récit ne peut malheureusement donner qu'une idée fort incomplète des fantastiques personnages que j'ai eus sous les yeux pendant deux heures. Beaucoup de personnes crieront à l'in vraisemblance. . . . mais je n'ai pas le temps de leur démontrer l'exacte vérité de mes assertions, car il est tard, le premier acte de la *Gazza ladra* doit être commencé, et vous savez que la grand'maman m'attend, pendant l'entr'acte, dans sa loge, où je vais, de ce pas, faire ma cour à ses soixante-neuf ans qu'elle porte avec tant de bonne grâce, tant d'esprit et tant de gaieté.

LOUIS JOURDAN.



2

Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis.



LE NUMÉRO VINGT,

IMPRESSIONS D'UN GARDE DE PARIS.

PAR

LOUIS REYBAUD.



NEW-YORK.

CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR,

73, Franklin Street.

1856.